

C'étoient deux vrais tartufs<sup>1</sup>, deux archipatelins<sup>2</sup>,  
 Deux francs patte-pelus<sup>3</sup>, qui, des frais du voyage,  
 Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,  
 S'indemnisoient à qui mieux mieux.  
 Le chemin étant long, et partant ennuyeux,  
 Pour l'accourir ils disputèrent.  
 La dispute est d'un grand secours :  
 Sans elle on dormiroit toujours.  
 Nos pélerins s'égosillèrent.

Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.  
 Le renard au chat dit enfin :  
 Tu prétends être fort habile ;  
 En sais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.  
 Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;  
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

<sup>1</sup> Au lieu de tartufes. L'e est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

<sup>2</sup> Un des commentateurs de notre poète remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *câlin*, parce que la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

<sup>3</sup> Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de Pantagruel (t. II, p. x), dit : « Adjugez quoy ? et qui ? tous les « vieux quartiers de lune aux caphards, cagots, matagots, bo-  
 « tineurs, papelards, burgots, *patespelues*, porteurs de roga-  
 « tons, chattemittes. » Le Duchat croit que la dénomination de *patespelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvroit les mains de peaux de bêtes pour supplanter Ésaü.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.  
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,  
 Une meute apaisa la noise.  
 Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;  
 Cherche en ta cervelle matoise  
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.  
 A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.  
 L'autre fit cent tours inutiles,  
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut  
 Tous les confrères de Brisfaut<sup>1</sup>.  
 Partout il tenta des asiles ;  
 Et ce fut partout sans succès :  
 La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.  
 Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles  
 L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gêner une affaire :  
 On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.  
 N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

.....

### FABLE XV.

*Le Mari, la Femme, et le Voleur*<sup>2</sup>.

UN mari fort amoureux,  
 Fort amoureux de sa femme,  
 Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.

<sup>1</sup> Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brisfaut*, qui autrefois signifioit *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.

<sup>2</sup> *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, 8.

Jamais œillade de la dame,  
 Propos flatteur et gracieux,  
 Mot d'amitié, ni doux sourire,  
 Défiant le pauvre sire,  
 N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.  
 Je le crois; c'étoit un mari.  
 Il ne tint point à l'hyménée  
 Que, content de sa destinée,  
 Il n'en remerciât les dieux.  
 Mais quoi, si l'amour n'assaisonne  
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,  
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.  
 Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,  
 Et n'ayant caressé son mari de sa vie,  
 Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur  
 Interrompt la doléance.  
 La pauvre femme eut si grand peur  
 Qu'elle chercha quelque assurance  
 Entre les bras de son époux.  
 Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux  
 Me seroit inconnu! Prends donc en récompense  
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance;  
 Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas  
 Gens honteux, ni fort délicats:  
 Celui-ci fit sa main.

J'infère de ce conte  
 Que la plus forte passion

p. 355 : *Le Marchand, la Femme, et le Voleur*. Camerarius,  
 fab. cclv, p. 287.

C'est la peur; elle fait vaincre l'aversion,  
 Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte<sup>1</sup>;  
 J'en ai pour preuve cet amant  
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,  
 L'emportant à travers la flamme.  
 J'aime assez cet emportement;  
 Le conte m'en a plu toujours infiniment :  
 Il est bien d'une ame espagnole,  
 Et plus grande encore que folle<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> C'est-à-dire quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

<sup>2</sup> La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Medina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe II, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Medina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines, qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais; puis, profitant du désordre et de la frayeur causés par les flammes qui s'élevoient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfît ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le désir qu'il avoit d'embrasser celle qu'il aimoit, et de l'enlever dans ses bras. (Voyez les *Voyages en Espagne* par Robert-Alcide de Bonneze, sieur de Saint-Maurice, 1666, in-18, p. 49.)

## FABLE XVI.

*Le Trésor et les deux Hommes* <sup>1</sup>.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,  
 Et logeant le diable en sa bourse <sup>2</sup>,  
 C'est-à-dire n'y logeant rien,  
 S'imagina qu'il feroit bien  
 De se pendre, et finir lui-même sa misère,  
 Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :  
 Genre de mort qui ne duit <sup>3</sup> pas  
 A gens peu curieux de goûter le trépas.  
 Dans cette intention, une vieille mesure  
 Fut la scène où devoit se passer l'aventure :

<sup>1</sup> Auson., épigr. xxii et xxiii. Les deux épigrammes d'Auson sont elles-mêmes la traduction de deux distiques sur le même sujet, tirés de l'Anthologie grecque. (Voyez *Ausonii Opera*, édit. 1730, in-4<sup>e</sup>, p. 20.)

<sup>2</sup> L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avoit promis de faire voir le diable : pressé de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entourait, une bourse vide.

Et c'est, dit-il, le diable, voyez bien,  
 Qu'ouvrir sa bourse et dedans ne voir rien.

(Voyez le *Recueil des poètes françois depuis Villon jusqu'à Benserade*, édit. 1752, t. I, p. 146.)

<sup>3</sup> Qui ne convient pas.

Il y porte une corde, et veut avec un clou  
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.  
 La muraille, vieille et peu forte,  
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.  
 Notre désespéré le ramasse, et l'emporte ;  
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,  
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.  
 Tandis que le galant à grands pas se retire,  
 L'homme au trésor arrive, et trouve son argent  
 Absent.

Quoi ! dit-il, sans mourir je perdrai cette somme !  
 Je ne me pendrai pas ! Et vraiment si ferai,  
 Ou de corde je manquerai.  
 Le lacs étoit tout prêt ; il n'y manquoit qu'un homme :  
 Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.  
 Ce qui le consola, peut-être,  
 Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.  
 Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.  
 L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;  
 Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,  
 Thésaurisant pour les voleurs,  
 Pour ses parents, ou pour la terre.  
 Mais que dire du troc que la fortune fit ?  
 Ce sont là de ses traits ; elle s'en divertit :  
 Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.  
 Cette déesse inconstante  
 Se mit alors en l'esprit  
 De voir un homme se pendre ;  
 Et celui qui se pendit  
 S'y devoit le moins attendre.

FABLE XVII<sup>1</sup>.*Le Singe et le Chat<sup>2</sup>.*

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,  
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.  
D'animaux malfaisants c'étoit un très bon plat :  
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.  
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,  
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :  
Bertrand déroboit tout ; Raton, de son côté,  
Étoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons  
Regardoient rôtir des marrons.

Les escroquer étoit une très bonne affaire :  
Nos galants y voyoient double profit à faire ;  
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.  
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui

<sup>1</sup> Cette fable est la cinquième du recueil de 1671 : madame de Sévigné en fut ravie lorsque ce recueil parut. Elle mandoit à sa fille qu'on avoit lu cette fable chez M. de La Rochefoucauld, et que les personnes qui s'y trouvoient l'avoient apprise par cœur. (Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, p. 116 de l'édition in-8, et t. 1, p. 196 de l'édition in-18.)

<sup>2</sup> Regnier, première partie, fab. XXVIII. Ce sujet même paroît plus ancien que Regnier ; car les Italiens ont un vieux proverbe : *Cavar la castagne dal fuoco con le zampe del gatto.*

Que tu fasses un coup de maître ;  
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avoit fait naître  
Propre à tirer marrons du feu,  
Certes, marrons verroient beau jeu.  
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,  
D'une manière délicate,  
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;  
Puis les reporte à plusieurs fois ;  
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;  
Et cependant Bertrand les croque.  
Une servante vient : adieu mes gens. Raton  
N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes  
Qui, flattés d'un pareil emploi,  
Vont s'échauder en des provinces  
Pour le profit de quelque roi.

FABLE XVIII<sup>1</sup>.*Le Milan et le Rossignol<sup>2</sup>.*

Arrès que le milan, manifeste voleur,  
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,  
Et fait crier sur lui les enfants du village,  
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.

<sup>1</sup> Cette fable est la septième du recueil de 1671.

<sup>2</sup> Abstemius, 92. Ce sujet, dans Hésiode, *Opera et dies*, v. 202, 212, et dans Ésope, 3, 2, est différemment traité.

Le héraut du printemps lui demande la vie.  
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son?  
Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie. —  
Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans? —  
Non pas; c'étoit un roi dont les feux violents  
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.  
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle  
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.  
Le milan alors lui réplique :  
Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,  
Tu me viens parler de musique! —  
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,  
Tu peux lui conter ces merveilles :  
Pour un milan, il s'en rira.  
Ventre affamé n'a point d'oreilles<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez Ovide, *Metamorph.*, VI, 13, et la note 2 de la fab. xv du liv. III.

<sup>2</sup> Ce proverbe existoit du temps des Romains, où peut-être il est né d'un bon mot de Caton le Censeur. (Voyez Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, t. III, p. 408 de la traduction d'Amiot, édit. de Clavier; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, l. IV, 63, t. II, p. 160, édit. 1741, in-4.)

## FABLE XIX.

*Le Berger et son Troupeau*<sup>1</sup>.

Quoi! toujours il me manquera  
Quelqu'un de ce peuple imbécile!  
Toujours le loup m'en gèra!  
J'aurai beau les compter! Ils étoient plus de mille,  
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin<sup>2</sup>!  
Robin mouton, qui par la ville  
Me suivoit pour un peu de pain,  
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde!  
Hélas! de ma musette il entendoit le son;  
Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.  
Ah! le pauvre Robin mouton!  
Quand Guillot<sup>3</sup> eut fini cette oraison funèbre,  
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,  
Il harangua tout le troupeau,  
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,  
Les conjurant de tenir ferme :  
Cela seul suffiroit pour écarter les loups.

<sup>1</sup> Absternius, 127.

<sup>2</sup> Dans Rabelais, le Marchand dit à Panurge : « Vous avez  
« nom Robin-Mouton. Voyez ce mouton-là, il ha nom Robin  
« comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI, t. II, p. 15.

<sup>3</sup> Dans la fab. III du liv. III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous  
 De ne bouger non plus qu'un terme.  
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton  
 Qui nous a pris Robin mouton.  
 Chacun en répond sur sa tête.  
 Guillot les crut, et leur fit fête.  
 Cependant, devant qu'il fût nuit,  
 Il arriva nouvel encombre :  
 Un loup parut ; tout le troupeau s'enfuit.  
 Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats ;  
 Ils promettent de faire rage :  
 Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage ;  
 Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

.....

## LIVRE DIXIÈME.

### FABLE PREMIÈRE <sup>1</sup>.

*Les deux Rats, le Renard, et l'Oeuf.*

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Ins, je vous louerois ; il n'est que trop aisé ;  
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;

<sup>1</sup> Dans l'édition originale de 1678, cette pièce ne porte pas le titre de *fable*, mais celui de *discours*, et elle se trouve à la suite du livre III de la quatrième partie. La fable intitulée *l'Homme et la Couleuvre* forme la première partie du quatrième livre ; de sorte qu'on peut également supposer que ce discours termine le troisième livre de la quatrième partie, ou précède et commence le quatrième livre de cette quatrième partie ; c'est-à-dire qu'il termine le livre IX, ou commence le livre X des éditions actuelles. Les éditions d'Amsterdam de 1687, d'Anvers 1688, de Lyon 1694, n'ont rien changé à cet arrangement. Mais dans l'édition de 1709, faite à Paris par les libraires associés, et propriétaires des fables de La Fontaine, la première où l'on ait aboli la division par parties, et où l'on n'ait conservé que celle en livres, ce discours forme la fable première du livre X. Il en est de même dans l'édition in-4<sup>o</sup> des œuvres de notre